

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Maurice BLANC au Congo

Maurice Blanc est né à Paris (1^{er} arrondissement) le 5 avril 1886 de Marie Rosalie Blanc, mécanicienne, originaire de Bourg-Saint-Maurice. Après son abandon il est placé à Saint-Honoré (agence de Moulins-Engilbert - Nièvre), il y obtient son certificat d'études en 1898. Considéré comme « bon, docile, de bonne moralité et ayant un goût prononcé pour les travaux agricoles », il est d'abord placé dans la région à partir de juin 1899 (Isenay, Montaron, Saint-Honoré), avant d'entrer à l'école d'horticulture Le Nôtre de Villepreux le 17 avril 1902 (entrée légèrement retardée par un panaris à la main gauche).

A sa sortie de l'Ecole Le Nôtre, il passe par le Jardin colonial de Nogent-sur-Marne avant de partir pour le Congo, fin 1904, dans des conditions peu favorables, comme en témoigne la lettre de Charles Chalot ¹du 2 décembre 1904 : « *Monsieur Guillaume*²,

Vouloir demander maintenant avant d'avoir pu être apprécié, ne pourrait avoir pour effet que d'indisposer ces Messieurs, qui ne s'engageront pas à donner 200 frs par mois pour la 3^e année. Je vais essayer de caser Blanc, mais il devra se contenter, pour débiter, d'une situation modeste. Il se pourrait même, si nous réussissons, qu'il parte bientôt, mais là encore, il ne faudrait poser aucune condition car on nous répondrait qu'il y a de nombreux candidats qui sont disposés à accepter une situation de début, modeste, sans faire la moindre objection. Les rangs demeurent en effet serrés, même pour les colonies lointaines car on y est considéré, et on peut faire de bonne besogne en surveillant les travaux ce qui est assez recherché.»

Le bulletin 1907 des anciens élèves de l'Ecole nous donne de ses nouvelles dans son poste à la Compagnie du Haut-Ogooué (lettre du 15 mars 1906) : « *Ma position à Mossaka est meilleure qu'à Brazzaville ; j'espère être augmenté dans deux ou trois mois. Mon poste à Mossaka n'est pas pour faire la culture, c'est surtout le commerce avec les indigènes. Le grand commerce de la région est l'huile de palme qui se vend à raison de 0f60 le litre et en très grande quantité ; ce sont les indigènes des villages alentour qui font la récolte et nous la vendent au poste. Nous vendons (je dis nous car nous sommes deux) de l'huile de palme, des mottes, du bois pour chauffer les vapeurs et des étoffes (...).*

Comme sûreté avec ces indigènes, il ne faut pas trop y compter, car à une journée de marche dans l'intérieur ils sont très hostiles et nous reçoivent à coup de sagaies lorsqu'on veut faire du commerce avec eux et que l'on veut pénétrer dans leur village.

Même dans la rivière Likuala, sur le bord de laquelle est installée la factorerie, certains villages ne veulent pas voir le Blanc : aussi faut-il faire grande attention.

Comme nourriture prise sur place, nous avons à volonté des poules et des canards, des ananas, bananes, papayes, goyaves, etc.

Dans les forêts on rencontre quelques lianes à caoutchouc. On voit des éléphants, beaucoup de buffles et de cochons sauvages, qui, chose qui m'a étonné, sont tout rouges et assez hauts sur pattes, antilopes. Dans la rivière, les crocodiles, caïmans et les hippopotames pullulent.

Nous entrons en ce moment dans la saison sèche, qui correspond à la saison des basses eaux. C'est la bonne saison sans fièvres ni autres maladies, seulement c'est la pluie qui va manquer pour le jardin. (...)

¹ Responsable du Jardin colonial, voir fiche à son nom sur ce site

² Fondateur et ancien directeur de l'Ecole de Villepreux, responsable du placement des anciens élèves

Ma santé est toujours très bonne, j'ai même engraisé ; sauf quelques accès de paludisme de temps en temps, je serais tout à fait heureux. »

La lettre suivante, toujours de Mossaka et datée du 20 avril 1906 précise : *« Ma santé est très bonne. Le moral est excellent et je ne m'ennuie pas du tout : je n'en demande pas davantage. Nous allons rentrer dans la saison sèche : jolie perspective avec 6 mois sans pluie et presque sans soleil ; déjà, en ce moment, le matin, on prend un gros paletot : il fait presque froid. Je voudrais bien avoir des nouvelles du Jardin colonial : je n'y connais plus personne. »*

Le même bulletin publie une autre lettre du 15 juillet 1906 envoyée de Brazzaville :
« Je suis redescendu à Brazzaville, par suite du départ du gérant de la factorerie et parce que l'on avait besoin de moi ici ; je m'occupe maintenant à faire un potager pour subvenir aux besoins des agents ; nous sommes 14 à table et des légumes verts font grand plaisir. J'ai bien réussi ; j'ai pu obtenir presque tous les légumes de France. D'après les coloniaux, on ne peut pas avoir de petits pois. Les salades, radis, haricots, tomates, aubergines, melons et concombres viennent presque sans soins. Seulement, ce n'est pas assez d'occupations ; je voudrais bien faire quelque chose pour gagner plus d'argent ; je n'ai que mon mois, c'est maigre. J'expédie quelques vues du Congo. Il faut que je m'occupe de mon service militaire. »



Une nouvelle lettre, du 6 septembre 1906, complète ces informations :

« Je suis toujours heureux d'être à Brazzaville. Dans le commencement j'ai eu de la peine à me remettre au courant de la vie d'ici. Être libre pendant sept mois, vivre de l'existence large et facile du haut de la colonie, dans la brousse, c'est dur à se remettre sous les ordres de trois patrons. Je travaille au jardin matin et soir. Pendant le reste du jour, je travaille aux ateliers de mécanique, je fais une sorte d'apprentissage de mécanicien : cela peut toujours servir aux colonies. (...)

Nous entrons en ce moment dans la saison des pluies, avec son défilé de fièvres paludéennes, biliaires, sans compter les moustiques. J'ai eu trois forts accès de fièvre, de 18 à 22 jours : j'en suis sorti sain et sauf ; il faut prendre des précautions, c'est vrai, mais sur ce que l'on dit en France, il faut en laisser 80%. J'espère être augmenté un de ces jours »

Mais, en fait, dès 1907, soit au bout de moins de quatre ans, Maurice Blanc en a assez des colonies et décide de ne pas y retourner ; il fait son service militaire à Melun pendant deux ans et travaille ensuite comme jardinier successivement à l'hospice La Rochefoucauld à Paris, à l'hospice Brézin à Garches et à l'hôpital Necker à Paris.